

ERIN LIEBT



Contes



, *érotico*
Crepus



CU
aires



Dans ces pages, il est parfois question de plaisir sexuel.
Il semble que cela puisse choquer certaines personnes.

En conséquence :

Texte à réserver strictement à des lecteurs majeurs et avertis

Auteur contemporain.

Ce texte a été déposé. Il est la propriété de son auteur.

Sa diffusion gratuite sous sa forme actuelle de PDF est seule autorisée.

Texte protégé en vertu des articles L111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle, loi du 1er juillet 1992.

En vertu de l'article L122-4 du Code de la propriété intellectuelle : « Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

(Extrait du Code de la propriété intellectuelle, Dernière modification du texte le 22 décembre 2014 - Document généré le 15 janvier 2015 - Copyright (C) 2007-2008 Legifrance)

Pour contacter l'auteur : <http://erin-liebt.com>

© Erin Liebt, 2015. Tous droits réservés.

© Erin Liebt, 2015 pour le recueil *Contes Érotico-Crépusculaires*.

© Erin Liebt, 2012 pour *Le goût de l'enfance, Sans préliminaires et Épectase*.

© Erin Liebt, 2014 pour *Le Souffle, Oui, le désir et Le berlingot de Lola*.

© Erin Liebt, 2015 pour *La statue et Première fois*.

Couverture : © A.P., 2015. Tous droits réservés.

Contes Érotico-Crépusculaires
Erin Liebt

© Erin Liebt, 2015. Tous droits réservés.

DU MÊME AUTEUR :

LE CORBILLARD ROSE, *roman, 2008.*

ESMERALDA OU L'ŒUVRE AU NOIR, *essai, 2011.*

PHILTRES, ENCHANTEMENTS ET SORTILÈGES, *roman, 2013.*

SHEELA-NA-GIG, *roman érotique, 2014.*

►CONTES ÉROTICO-CRÉPUSCULAIRES, *nouvelles érotiques, 2015.*

JEUX D'ANGE HEUREUX, *roman, 2016.*

E-books à télécharger gratuitement à l'adresse : <http://erin-liebt.com>

Érotico – crépusculaires ?

Des contes, on sait bien de quoi il s'agit. Des contes érotiques, pourquoi pas ? Voltaire a bien fait des contes philosophiques. Mais érotico-crépusculaires, qu'est-ce que ça veut dire ?

Tout simplement ce que cela suggère : le désir, l'étreinte, l'orgasme, sont des moments où l'on se transforme, où l'on est autre, des moments à la fois sombres et révélateurs, effrayants et exaltants, où tout devient possible, même le plus fantastique, même la mort.

Contes Érotico-Crépusculaires
Erin Liebt

© Erin Liebt, 2015. Tous droits réservés.

ERIN LIEBT



ONTES

ÉROTICO

CRÉPUSCULAIRES

NOUVELLES

Tout crépuscule est double, aurore et soir. Cette formidable chrysalide qu'on appelle l'univers tressaille éternellement de sentir à la fois agoniser la chenille et s'éveiller le papillon.

Victor Hugo

Proses Philosophiques

Sommaire

Sans préliminaires.....	7
Oui, le désir.....	12
Le goût de l'enfance.....	18
Le berlingot de Lola.....	34
La statue.....	37
Le Souffle.....	55
Première fois.....	63
Épectase.....	69

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés fictivement. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, des événements ou des lieux serait pure coïncidence.



A N S P R É L I M I N A I R E S

Attends ! Ne tourne pas la page. Comme toutes celles qui ouvrent un livre érotique, tu es déjà sensuellement éveillée ; tu allais le feuilleter, en y jetant un bref coup d'œil, jusqu'à ce que tu trouves un passage bien excitant, pour te toucher en le lisant.

Ici, pas de scène préliminaire. Tu vas te caresser tout de suite. Je te vois d'ici, allongée sur ton lit, en pyjama sous ta couette. D'une main tu tiens ce livre, de l'autre tu palpes ton mont de Vénus, à travers le tissus soyeux de ton pantalon. Je ne veux pas de ça. Je te veux nue, exposée à mon regard. Je vais te dire ce que tu dois faire, et je veux que tu aies honte.

Tu es nue, les cuisses très légèrement écartées. L'air frais caresse tes seins et ta vulve entrebâillée. Tous tes sens sont dans l'attente.

Pose délicatement ta main sur ton pubis, sans bouger. La chaleur se répand dans ton minou et, déjà, il s'éveille. Il palpite nerveusement ; un frémissement prend possession de ton entrecuisses. Presse doucement ta chatte ; elle te répond par une vive pulsation qui te fait

tressaillir. Ton clitoris se fait sensible. Tu as envie de jouir.

Porte ton index à ta bouche et suce-le, pour l'humidifier. Glisse-le bien droit le long de ta fente. La pulpe de ton doigt se niche à l'orée de ton orifice et tes nymphes l'emprisonnent entièrement. Tu es brûlante. Tu vas et viens lentement entre tes lèvres, très lentement, de l'entrée du vagin au clitoris ; tu goûtes cette texture incroyable. Tu es douce, si douce... À l'appel de ton doigt, ta petite fleur palpite, elle semble s'ouvrir – fleur carnivore -, comme pour l'aspirer. Tu n'es pas entrée, et pourtant, tu te sens titillée de l'intérieur. Ta chatoune est toute chaude, toute gonflée ; elle salive, et toi, tu te mords les lèvres pour ne pas gémir, déjà.

En passant, tu effleures ton clito et c'est bon. Tout ton sexe semble suivre ton doigt, il se resserre involontairement pour l'appeler. C'est ton ventre tout entier qui s'embrase et se crispe et suit ce mouvement d'appel. Tes cuisses s'ouvrent d'elles-même.

Explore-toi lentement, très lentement. Retiens tes gestes, pour faire durer cette enivrante torture. Tes petites lèvres entourent ton doigt, le sucent. C'est tellement bon, que tu as la sensation que tu vas avoir un orgasme de l'index.

Ton clitoris bande dur. Chatouille-le en cercles précis, juste effleurés. Le plaisir monte à son extrémité et semble se concentrer là. Sur quelques millimètres carrés, la sensation de volupté s'est muée en cette ivresse indéfinissable qui précède la jouissance, si

douce et si transperçante à la fois qu'elle s'apparenterait presque à de la souffrance. Si tu continuais à te titiller ainsi, tu exploserais de ce petit plaisir de surface qui érige le clitoris ; ce plaisir qui aspire tout l'intérieur, toute la chatte, tout le ventre, comme s'ils s'étiraient pour rejoindre l'extrémité orchidienne et qu'émandaient leur part de délice. La plante des pieds te brûles, tu es au bord de l'orgasme ; tu suspends ta caresse. Tu en veux plus.

Tu écarts largement les cuisses. Tu as honte. Tu sais que tu es très indécente. Ton doigt descend entre tes lèvres trempées. Ton fourreau s'ouvre désespérément et tu laisses glisser ton doigt à l'intérieur de toi. Toute ta chair se crispe autour de lui, tu te concentres pour ne pas jouir tout de suite. Ton clitoris palpite, pour se frotter sur la paume de ta main.

Explore-toi, apprécie les différences de textures : l'entrée dodue et granuleuse et l'intérieur si lisse. Les sensations sont étonnantes. Selon les cordes que tu fais vibrer, le plaisir t'enflamme le fond du vagin, très loin, très haut, ou bien le bouton d'amour, ou tout le bas ventre. Ton intimité aspire ton doigt, elle le tête ; elle voudrait qu'il puisse glisser plus loin, tout au fond. Elle l'appelle.

Replie tes cuisses, pour te donner plus d'aisance, et glisse un deuxième doigt. Tu as honte de t'exposer dans cette position, l'œillet à l'air.

Très loin en toi, si profond, tes muscles intimes enserrant

puissamment tes doigts. Tu te masses l'intérieur en un mouvement circulaire. Ce n'est pas facile : tu es si serrée ; comme si toute ta personne se refermait autour de ton émotion. Sans le vouloir, tu viens de crisper ton annulaire dans ton petit trou du cul qui s'ouvre comme une bouche, prêt à la pénétration. Ton doigt entre comme dans du beurre. L'annulaire est moins le doigt de l'anneau que celui de l'anus.

Toute ta main est prise comme dans un étau, tant tes muscles internes se raidissent. À travers la paroi de ton cul, tu peux sentir tes doigts qui insistent, qui fouillent l'intérieur de ton vagin. Tu bascules sur le côté, pour te pénétrer plus profondément encore.

Tu t'agites frénétiquement. La paume de ta main s'appuie sur l'épicentre congestionné de ton ivresse, tu deviens folle ; ton con et ton croupion sont si gonflés que tu ne peux plus bouger les doigts. La poignante sensation du plaisir s'empare de tout ton sexe, de tout ton cul, de tout ton ton être. La jouissance part en même temps du fond du vagin, du clito, des lèvres, du cul, du ventre ... elle te brûle. Toute ta chair gorgée de volupté se tend et se dilate, dans cette douce torture qui précède l'orgasme et qui irradie partout, jusqu'au bout des ongles. Dans une contraction de tout le corps, tu jouis à longs spasmes. Tu jouis de la chatte, du cul, du ventre, du corps tout entier.

Tu restes comme morte sur ton lit ; tu as presque perdu conscience,

un instant. Tu reprends tes esprits ; tu sorts tes doigts de tes orifices ; toute ta main est trempée ; tu la humes, puis, du bout de la langue, tu te goûtes. Tu as mal à l'épaule, à la nuque, au dos... Tu détends tes membres engourdis. Tu te recouches à plat dos, les cuisses écartées, parce que tu souffres aussi des hanches ; tu t'es tellement contorsionnée pour te pénétrer toujours plus profond. Tu sens ta mouille qui coule le long de ta fente et entre tes fesses. Tu as un peu honte de t'être conduite comme une chienne en chaleur, sous mon impulsion. C'est comme si je t'avais vue. Tu as froid, soudain. Tu t'enfouis sous ta couette.





OUI LE DÉSIR

Le désir.

Oui, le désir, le vrai, celui qui, quand il te prend, t'assujettit totalement à tes sens.

Le désir qui t'agrippe au ventre, puissamment. Celui qui rend chaque centimètre de ta peau érogène. Celui qui transforme le bout de tes doigts en capteur de plaisir.

Le désir qui te coupe le souffle, fait battre ton cœur comme un tam-tam. Celui qui déconnecte ton cerveau et donne le pouvoir à ton corps, car plus rien d'autre n'existe que cette exigence, impérieuse, de ne plus laisser subsister aucune barrière entre ta peau et celle de cet homme. Cette exigence-là qui te fait tout oublier, la pudeur, la prudence, les bienséances... pour lui donner, à cet homme-là, tout de suite et n'importe où, ta bouche avide, tes seins qui bandent et ta chatte qui pleure de la faim de lui, toute ta peau et tout ton corps qui le réclament, pour prendre possession de lui, pour boire son souffle,

mordre ses épaules, enfoncer tes ongles dans ses muscles durs en gémissant, parce que leur fermeté t'ouvre un peu plus, en t'évoquant celle de sa bite, que tu attends si fort. Si fort que tu l'imagines déjà dedans et que tu es au bord de l'orgasme, alors qu'il ne te touche pas encore.

Oui, c'est ce désir-là qui t'a prise à l'improviste pour cet homme-là, que tu connais pourtant depuis des années et que tu as toujours trouvé séduisant sans pour autant le désirer. Cet homme-là, qui est le mari de ta meilleure amie et le partenaire de squash de ton mari.

C'est arrivé bêtement : il t'a suivie dans la cuisine, pour t'aider à préparer le café, et vous vous êtes heurtés devant le réfrigérateur. Il t'a saisi le bras, de peur que tu ne trébuches, et voilà... sa main qui serre, comme s'il exigeait déjà, sa peau sur ta peau, la proximité de son corps, son souffle sur ton visage... le désir.

Fulgurant.

Et réciproque.

Son émoi a répondu au tien immédiatement – réaction chimique en chaîne, inexorable. Il t'a dévisagée comme s'il te voyait pour la première fois. Un peu haletant, il t'a empoignée à deux mains, comme pour t'empêcher de le frapper, comme pour t'enlever de force – instinct de domination -, et ça t'a fait gémir et mouiller comme une folle.

Puis vos lèvres se sont mêlées et ça a été plus fort que toi, tu as défait sa braguette et tu as sorti sa bite fébrilement, maladroitement - elle était si raide ! Il te la fallait tout de suite. Tu l'as serrée très fort, il bougeait les hanches, tout en te dévorant la bouche, pour se branler dans ta main. Tu as remonté ta cuisse sur sa hanche en creusant les reins, pour qu'il te prenne tout de suite, là, contre le frigo, pendant que vos conjoints riaient sur la terrasse et que vos enfants s'éclaboussaient dans la piscine.

Tu as mordu son épaule pour ne pas haleter tout haut, quand il t'a pénétrée. Il t'a attrapée sous les fesses, pour t'asseoir sur le plan de travail, à coté de la cafetière en train de couler, pour te baiser furieusement, comme une chienne, et c'était bon à hurler.

C'était plus fort que toi, il fallait que tu te touches le clitoris, un besoin irrépressible, comme une démangeaison. Tu l'as un peu repoussé, pour passer ta main entre vous ; de l'autre, tu as soulevé ton tee-shirt et tu t'es tripoté fébrilement le bout des seins, alternativement - ils étaient si durs !

Toute ta chatte se crispait sur sa bite qui te pistonait vigoureusement, qui cognait bien au fond, qui insistait. C'est de cet endroit, tout au fond, que l'orgasme a commencé à monter, à prendre possession de toi.

Énorme.

Si intense que même si vos époux ou vos gosses étaient entrés dans

cette cuisine pour vous regarder, tu n'aurais pas pu arrêter de te toucher.

Et justement, par-dessus l'épaule du mari de ta meilleure amie, tu as vu leur fils aîné s'encadrer dans la porte vitrée.

Très grand, très brun, comme son père. Dix-sept ans. Un gosse encore ; un homme déjà.

Il t'a regardée au fond des yeux, sans étonnement, très attentivement. Il t'a regardée d'une façon qui t'a fait jouir violemment tout de suite. Si violemment que tu as perdu conscience de tout, quelques instants. Quand tu es revenue à la réalité, il avait disparu.

Ton partenaire ne s'était rendu compte de rien et, toi, tu n'as rien dit. Vous vous êtes rajustés très vite, et vous avez rejoint vos légitimes avec le plateau du café. Tu t'es assise sur la terrasse et tu as repris le cours de ta journée, comme si de rien n'était, mais tu regardes souvent du côté de la piscine, et tu croises à chaque fois le regard du fils de ta meilleure amie.

Tu sais qu'il ne dira rien. Tu le connais depuis sa naissance ; c'est presque ton fils. Il n'a que deux mois de plus que ton fils aîné ; ils ont grandi ensemble. Un jour qu'ils étaient bébés, vous vous les êtes échangés, pour la tétée, ta meilleure amie et toi, pour rire, pour voir s'ils allaient accepter le lait d'une autre. Tu te rappelles très bien comme il s'est jeté sur ton sein, aspirant goulûment et serrant

impétueusement le téton de ses gencives dures, te buvant si fort que tu avais la sensation qu'il t'aspirait toute entière et que toute ta chatte se crispait.

Et maintenant, chaque fois que tu regardes de son côté, ça recommence.

Tu te retrouves encore une fois dans une drôle de situation, à cause du désir.

Il paraît que ce sont des choses que l'on doit contrôler. Que si tu aimes ton mari, tu ne peux pas désirer un autre. Tu dois être plus faible que les autres, toi, tu n'as jamais réussi à le réprimer, ton désir, quand il te prend bien fort. D'ailleurs, tu ne veux pas. Ce n'est pas si souvent que l'on a autant envie, que l'on jouit autant.

Tu cherches : avec combien d'hommes l'as-tu ressenti, ce désir dévorant ? Eh bien, cinq en tout. Cinq coups inoubliables. Ça t'a parfois compliqué la vie, mais tu ne regrettes rien. Non, vraiment rien.

C'est d'un désir comme celui-ci qu'est né ton fils aîné. Ton mari et toi vous veniez de vous rencontrer et vous ne vous attendiez pas à devenir parents si vite. Vous vous êtes mariés précipitamment et vous l'êtes toujours, vous formez un bon couple, même si la passion s'est émoussée, avec les années.

Il est bien possible que votre petite dernière, qui a dix ans

maintenant, soit née de ce désir irréprouvable, elle aussi. Tu ne sais pas trop, tu l'espères, c'est beau de naître comme ça. Enfin, ton mari pense qu'elle tient du côté de sa famille à lui, c'est l'essentiel.

Peut-être, qu'avec le mari de ta meilleure amie, vous venez de mettre en train ton troisième enfant.

Il est là.

Tu l'attendais. Tu savais qu'il sécherait le lycée pour pouvoir te trouver seule.

Pour que tu t'expliques.

Le fils de ta meilleure amie ; le fils de ton amant, maintenant ; presque ton fils.

Tu lui dis que c'était un accident, que ça ne se reproduira plus. Tu lui dis ce que ça te fait, le désir, comme ça te rend impuissante ; il a l'âge de savoir, de comprendre.

Il ne parle pas. Il ne te regarde même pas. Il reste là, assis à côté de toi, sans bouger, et toi tu voudrais voir ses yeux, voir s'il t'en veut, si tu dois avoir honte ou s'il a toujours pour toi le regard qu'il avait hier. Tu finis par te taire.

Enfin, il te regarde et ça te fait frémir, entièrement. Tu les connais bien, ces yeux-là. Il pose sa main sur ta cuisse et il la serre - prise de possession.

Le désir.

Oui, le désir.



E G O Û T D E L ' E N F A N C E

À quinze ans, les garçons m'ignoraient. J'étais petite, un peu ronde et rousse. Trop rousse. Avec ma bouille joufflue piquetée de rouille et mes grands yeux ronds qui me donnaient l'air doucement ahuri, j'avais tout d'une évadée de l'école primaire, quand je marchais dans les couloirs du lycée. En plus j'étais très plate et je n'avais pas de taille – un petit ventre rond et les hanches peu marquées, vous voyez le genre. Les garçons de mon âge, c'est bien simple, ils ne me voyaient pas ; ils s'intéressaient aux filles qui faisaient plus femme. Évidemment ma meilleure amie avait une grosse paire de nichons et tous les mecs avaient la langue qui traînait par terre devant elle. C'est toujours comme ça : si tu es quelconque, ta bonne copine, c'est toujours une bombe ; c'est comme une malédiction.

Maintenant, j'ai vingt-cinq ans et j'ai un succès fou. Les hommes font la queue devant ma porte, sincèrement. Je suis devenue un sex-symbol ; c'est comme ça que je gagne ma vie. Et c'est pas que la

chrysalide soit devenue papillon, pas du tout. C'est bien simple, je n'ai pas bougé : je suis toujours rousse, toujours ronde et toujours plate. Simplement, j'ai eu une révélation. Oui, une révélation en ce qui concerne les hommes et leur sexualité.

Je me rappelle, je faisais tout mon possible pour me vieillir un peu. Je me maquillais trop, avec beaucoup de noir sur les yeux et de rouge sur les lèvres ; je m'habillais comme une pute, je mettais des escarpins à talons, des jupes trop courtes et des hauts trop moulants et menteurs – j'achetais des soutiens-gorges trop grands et je les bourrais de coton. J'ai fait une vie d'enfer à mes parents pour qu'ils me payent des prothèses mammaires, mais ils n'ont jamais voulu. Je parie bien qu'ils le regrettent, maintenant - depuis que je suis une star du sexe, ils refusent de me parler ; et c'est bien sûr qu'avec des gros nibards, ma carrière était à l'eau. Bref, je n'arrivais à rien d'autre qu'à paraître vulgaire et à m'enlaidir un peu plus. On ne pouvait pas faire plus voyante, et pourtant les hommes ne me voyaient pas.

J'ai dû attendre la fac, pour perdre ma virginité. C'est un prof de *Civilisation Latine* qui s'est intéressé à moi. Il avait le double de mon âge et il ne m'attirait que très moyennement, mais c'était le seul homme qui ait jamais posé les yeux sur moi, et je lui en étais reconnaissante. Je ne suis restée que quelques mois avec lui. En fait,

je le trouvais bizarre, malsain même. Si je n'avais pas eu peur de me retrouver encore toute seule avec personne qui veuille de moi, je serais partie avant. C'était précisément ce qui, dans mon physique, me donnait l'air immature qui l'attirait chez moi. Il m'achetait des vêtements ridicules : des jupettes roses à volants, des chemisiers brodés de fleurettes pastel... Pour lui plaire, j'ai dû arrêter de me maquiller et jeter tous mes soutiens-gorge. Il aimait que je n'aie pas de seins.

Comme cadeau de Noël, il m'a demandé de me faire épiler intégralement la chatte. Bon, j'étais pas très chaude - j'avais honte rien qu'à l'idée de demander ça à l'esthéticienne -, mais il m'a bien bourré le crâne, en me disant qu'il s'épilerait aussi et qu'il fallait absolument que je connaisse les sensations exquises que ça faisait, de baiser sans poils. Physiquement, il me plaisait pas, c'est vrai - il avait du ventre, il commençait à être chauve, il était plein de poils... -, mais la baise avec lui, ça oui, ça me plaisait ! Alors, je l'ai fait.

En me regardant pour la première fois sans mes poils, j'ai eu l'impression de me revoir à neuf ans. Ça m'a fait rire. Mais lui ça l'a pas fait rire du tout. Il a ouvert des yeux énormes, des yeux de fou. Et comme j'étais inquiète et que je tâtonnais autour de moi pour trouver mes vêtements, il s'est jeté sur moi avec de drôles de bruits de gorge, pour se coller le visage contre ma moule de petite fille ; il me l'a aspirée, tétée, je n'arrivais pas à le décoller. Au bout d'un

moment, j'ai fini par trouver ça excitant et, quand, il m'a pénétrée, j'ai joui comme une folle. Mais, le lendemain, j'ai repensé à ces yeux de fou qu'il avait eu et ça m'a fait froid dans le dos. J'ai décidé de ne plus le revoir, ce vieux pervers.

J'ai laissé tomber la fac en même temps que le prof et j'ai trouvé un boulot de serveuse. J'avais un peu espéré que, d'avoir perdu ma virginité, ça me donnerait... je ne sais pas... une sorte d'aura d'expérience sexuelle, vous voyez ? Eh ben, je m'étais mis le doigt dans l'œil : les hommes ne me regardaient pas plus qu'avant, même les poivrots.

J'ai fini par me faire l'ex de ma meilleure copine, en profitant d'un soir où il était venu pleurer sur mon épaule parce qu'elle l'avait quitté. Il s'était bourré la gueule, et comme j'avais envie de lui depuis longtemps... Le lendemain matin, il aurait bien voulu me larguer, je l'ai bien vu, mais il n'a pas osé. C'était un gentil garçon, il voulait pas passer pour un salaud. Il cherchait tous les prétextes possibles pour pas rester seul avec moi : je l'excitais pas. Quelle vie de merde ! Parce que j'avais pas de gros seins, tout le monde s'en foutait que je sois une fille super ! C'est vrai, je suis agréable à vivre : j'ai bon caractère, je ris beaucoup et j'aime m'occuper d'un homme. Alors, je me suis dit qu'un peu de perversion, ça l'exciterait peut-être. Je suis retournée me faire épiler, et j'ai fait du shopping chez Petit Bateau. Le soir, il devait passer me chercher pour aller

rejoindre des copains au cinéma. Je lui ai ouvert la porte en chemise de nuit rose pâle avec des motifs de nounours, très courte, avec une culotte assortie – un gentil nounours qui jouait avec un ballon multicolore sur le devant. Je m'étais fait des couettes et j'avais enfilé des soquettes blanches à volants de dentelle. Il est resté tout con. Je lui ai dit que j'étais fatiguée, que j'avais pas envie de sortir et qu'il n'avait qu'à aller au ciné sans moi.

Eh ben, il a préféré rester avec moi. J'ai bien vu que ça lui avait de suite parlé à la bite, ma chemise de nuit de prépubère. Je vous jure, les hommes, ce sont tous des pervers ! Je me suis roulée en boule dans l'angle du sofa, en serrant bien fort un coussin contre ma poitrine et en m'arrangeant pour laisser voir un peu de ma culotte. Ses yeux se sont rivés à ce petit bout de tissu rose. Il a dégluti et il a dit :

- Mais, il y a un dessin, sur ton slip ?

J'ai soulevé ma chemise de nuit jusqu'au nombril, avec indifférence, pour lui montrer mon nounours. J'ai tourné la tête sur le côté en fermant les yeux, comme si j'étais en train de m'endormir, et j'ai mis mon pouce dans ma bouche.

- Tu sucés ton pouce ?

Bon, je pouvais pas lui dire que c'était pour l'exciter - j'ai jamais sucé mon pouce, même bébé -, alors j'ai dit :

- Seulement quand je suis très fatiguée.

J'ai fait semblant de dormir et, au bout d'un moment, il s'est décidé : il a commencé à me caresser les cuisses, léger, léger. Moi, je ne bougeais pas. Il a posé sa main sur mon nounours, et là, il s'est rendu compte qu'il manquait quelque-chose. J'ai entendu sa respiration se suspendre, sous le coup de la surprise. Il a glissé deux doigts sous le tissu, pour vérifier. Ça a dû lui faire un sacré effet, parce qu'il m'a de suite enlevé ma culotte, sans souci de me réveiller. Et là, même chose que l'autre : il s'est collé le visage sur ma fente et il s'en décollait pas. Il s'est branlé fébrilement, comme ça, et il a joué en moins d'une minute. Ça l'a pas calmé. Il a jeté à l'autre bout de la pièce le coussin que je serrais toujours contre ma poitrine, et il a remonté ma chemise de nuit jusque sous mon menton. Comme ça, à plat dos, avec ma choupinette lisse et dodue et mes couettes, j'avais vraiment l'air d'une fillette. J'ai de si petits seins qu'il faut que je sois debout, pour qu'on voie un peu le bout des tétons qui pointe ; quand je suis couchée, ils s'aplatissent et j'ai une poitrine de petit garçon. L'autre, ça l'a bouleversé d'avoir une gamine nue sous la main. Il s'est agenouillé devant le sofa, et il m'a fait pivoter vers lui, il m'a écarté les cuisses et il m'a pénétrée lentement, en regardant sa bite, qui entrait dans ce sexe tout lisse de petite fille. Moi, je le regardais, il avait le visage d'un martyr, comme juste avant la jouissance. D'ailleurs, il a éjaculé tout de suite. Ensuite, il s'est collé contre moi, le nez dans mon cou, et il s'est mis à pleurer - de honte, je suppose ;

il m'a jamais dit ce qui lui avait pris. En tout cas, à partir de ce jour, il est devenu drogué à mon corps.

Moi, ça m'a fait réfléchir – la voilà la révélation dont je vous parlais. Puisque les hommes sont tous des pervers qui ont du goût pour les petites filles sans oser l'avouer, je n'avais qu'à leur en donner, de la fillette. Après tout, je suis majeure ; avec moi, ils peuvent donner libre cours à leurs phantasmes sans aucun risque.

J'ai beaucoup travaillé pour accentuer mon côté enfantin. C'est délicat : il y a la petite coquine, qui est bandante, et la gosse empotée, sans aucun sex-appeal, à éviter absolument. Et moi, je faisais plutôt partie de la deuxième catégorie. Autant dire que, pour devenir bandante, j'ai dû sérieusement me demander comment faire pour passer de gourdasse à espiègle. C'est une question d'attitude, et de look aussi. J'ai beaucoup travaillé sur ma garde-robe et ma lingerie. À moi les culottes en coton blanc et les tricots de corps à bretelles, les jupettes à volants et les chemisiers à col Claudine, les ballerines vernies et les blazers d'écolière avec un écusson sur la poche. J'ai laissé tomber les chaussures à talons et j'ai changé de coiffure, je me suis fait faire des anglaises. Le plus difficile, ça a été de trouver le bon fond de teint : il faut quelque chose qui donne un teint de porcelaine sans défauts – une fillette, ça n'a ni acné, ni pores dilatées -, mais qui soit imperceptible, même de très près, une

vraie galère ! Et puis, faut avoir les lèvres roses et de longs cils recourbés, comme ceux des poupées aux yeux dormeurs, mais il faut absolument que ça ait l'air naturel. Pour éviter l'entretien et les boutons bien moches sur le pubis quand les poils repoussent, et aussi pour plus avoir mal – la vache, comme tu dégustes pour l'épilation du trou du cul ! -, je me suis fait faire une épilation définitive. Il fallait voir la tête de l'esthéticienne, quand je lui ai dit que c'était pas seulement le maillot, que je voulais. Choquée, elle était.

Je me suis aussi fait faire une chirurgie plastique de la vulve. J'avais une de mes petites lèvres qui dépassait ; je l'ai faite rectifier au laser. Le gynéco, lui, ça l'a pas perturbé que je veuille une zézette de prépubère. À mon avis, il voit ça toute la journée.

J'ai lu *Lolita*, de Nabokov. J'espérais y trouver des idées pour exciter les hommes, mais rien du tout ! Humbert Humbert craque sur les adolescentes, pas sur les petites filles. Ce sont les fruits verts qui l'excitent, pas les fleurs en bouton. Alors, j'ai plutôt misé sur les dessins animés japonais. *Candy*, c'est une vraie mine d'idées pour attirer les pédophiles !

J'ai bien noté comment bouger pour que la jupe dévoile « innocemment » la culotte, comment tourner sur soi-même pour qu'elle tourbillonne jusqu'à la taille, comment sautiller d'un pied sur l'autre pour montrer son impatience, comment caresser son mollet

avec son pied, comment tirer la langue pour tenter de se toucher le bout du nez, comment se frotter les yeux avec les poings quand on se réveille, comment tenir un ours en peluche ou un doudou, comment sucer un sucre d'orge... Il faut être vive, légère, sautillante et rieuse.

Je vous promets, les habitués du bar où je travaillais se sont soudainement mis à me pincer les fesses et pleins d'hommes se sont mis à me suivre dans la rue. Alors, j'ai décidé de devenir une star. J'ai peaufiné mon personnage. J'ai pris l'habitude de me filmer avec mon téléphone portable, pour m'entraîner à bouger comme une petite fille. Après, je me regardais et je relevais les défauts pour les corriger. Un personnage, ça ne s'improvise pas ; c'est du boulot. Il ne s'agit pas seulement de la façon de bouger, il y a aussi la façon de parler et le vocabulaire. Une gosse, ça ne dit pas :

- Tu aimes ma chatte, gros pervers ?

Non, une gosse ça dit :

- Tu l'aimes mon roudoudou, Daddy ?

Ou bien :

- Dis Doudou, elle est bien sucrée ma petite pomme ?

Et puis quand tu trébuches, tu dois te rappeler de pas beugler : « Putain de bordel de merde ! » C'est « Zut, alors ! » qu'il faut dire, et d'une voix flûtée, encore !

C'est aussi une façon de vivre : si t'as soif, faut pas commander une bière, mais un lait grenadine avec une paille – très important, la

paille, pour faire des bulles dans le lait, pas pour boire, non ; le lait, il faut le boire à même le verre, et ensuite se lécher la moustache en gloussant. Si t'as faim, tu te commandes pas un bon cassoulet, tu prends un cornet de glace. C'est une question de bon sens.

J'ai viré mon mec : je lui avais pas pardonné son indifférence du départ et, de toutes façons, il était nul au pieu. Il arrivait pas à la cheville de mon prof de Civi Latine. Et puis, avec tous les gentils pervers qui me suivaient dans la rue et me proposaient de m'offrir un esquimau glacé, je n'avais plus peur de me retrouver laissée pour compte. C'est fou l'assurance que ça te donne, dans la vie, d'avoir plein d'hommes à tes genoux.

J'ai acheté *Première*, pour trouver LE photographe du moment, et je me suis amenée un jour à sa porte, avec mon personnage. J'ai bien vu que cette façon d'arriver à l'improviste l'avait gavé, mais il n'a pas eu le courage de me virer, je l'avais bien trop inspiré dès le premier regard. J'aurais bien voulu me le faire, mais il était gay. C'était bien ma chance !

Ensemble, on a fait des photos vraiment scandaleuses qui laissaient le doute sur mon âge véritable. Le décor et les accessoires étaient calculés pour - vous voyez le genre : des fringues de petite fille modèle ; des fauteuils, des coussins, des poupées et des peluches XXL ; des sucettes, des sucres d'orge et des godes géants ; une paire d'escarpins à talons aiguille peinture 46 – je vous raconte pas le mal

qu'on a eu à les trouver -, pour qu'avec j'ai l'air d'une petite fille qui a mis les chaussures de sa mère. Je les ai toujours, les escarpins, je les utilise pour mon show. Les photos ont paru dans *Lui* et ils se sont pris un procès pour incitation à la pédophilie. Pourtant elles étaient soft ! C'était juste de l'érotisme, quoi : on voyait pas ma vulve en gros plan. Bien sûr cette histoire de procès, ça m'a fait une publicité fabuleuse : mes photos sont passées sur toute la toile et, de là, dans toute la presse de charme.

Puisque que les petites filles excitent les hommes, j'ai postulé pour devenir strip-teaseuse dans un des plus grands cabarets de Paris. Ils étaient hésitants, mais ils m'ont prise quand même à l'essai. Quand ils ont vu les yeux des hommes devant mes culottes à nounours, ils ont vite voulu me faire signer un contrat d'exclusivité, mais faut pas me la faire ! mon image et mes shows n'appartiennent qu'à moi !

J'ai créé des numéros autour d'un personnage de petite fille lubrique. Par exemple, il y a celui où je m'amène sur la scène avec ma chemise de nuit rose, mes couettes, mon ours en peluche et mon pouce dans la bouche, et je reste en arrêt devant des fringues de femme posées sur une chaise, devant un miroir en pied. Bien sûr, la première chose que je fais, c'est de mettre les escarpins – les fameux pointure 46 – et je fais semblant de m'admirer en me tordant les chevilles et en soulevant ma chemise de nuit jusqu'au nombril. Les hommes adorent ça. Et puis, je balance mon ours pour enlever ma

chemise et essayer un soutien-gorge bien vulgaire en dentelle rouge. Bien sûr, il est bien trop grand pour moi, mais je m'admire quand même, je me tourne et je me retourne devant mon miroir et les spectateurs me voient en double. J'enlève le soutien-gorge et je m'enveloppe dans un boa en plumes rouges, devant le miroir, je soulève un peu ma culotte sur mes fesses, et puis je la baisse un peu pour regarder ma fente. C'est là que ma partenaire arrive, en peignoir transparent – elle joue le rôle de la maman pas contente que je joue avec ses affaires. Elle s'assied sur la chaise, me penche sur ses genoux, ses seins et mon cul vers le public, me baisse ma culotte juste au ras des fesses – pour cacher la moule : c'est dans un établissement honorable que je bosse, pas dans un vulgaire peep-show - et me donne une bonne fessée qui fait rougir la peau. Y a rien de plus excitant que les fessées, pour les gros pervers.

Mon numéro préféré, c'est aussi le plus cochon. Sur la scène, il y a un bureau d'écolier et un grand tableau noir. Moi, j'arrive en sautant à la corde. Je suis habillée en écolière, avec un petite jupe écossaise très courte et un blazer bleu marine. Je saute, je saute, avec la jupe qui vole et laisse voir ma culotte, et puis j'ai chaud, alors j'enlève ma veste. Je joue avec mes couettes, je les enroule autour de mon doigt, je suce un peu une grosse sucette. Ensuite, je me roule sur un ours en peluche aussi gros que moi, qui est assis sur la chaise devant le bureau, et je mime une masturbation – le bassin qui ondule sur le

pied de l'ours. En me démenant, je perds ma jupette et mon chemisier s'ouvre. Je me redresse, je saute encore un peu à la corde, et puis, je la plie en deux, pour la faire passer entre mes cuisses, pour la faire aller et venir sur ma culotte, lascivement. Je joue comme ça un moment, je fais entrer les poignées rouges et bleues de la corde à sauter dans ma culotte, devant et derrière, d'un air absorbé. Ça écarte bien le tissu, et le public peut deviner ma fente ou mes fesses. C'est là que ma partenaire arrive, en tailleur strict et lunettes, genre institutrice. Elle prend l'air très choquée et me fait la leçon, le doigt levé, et puis elle me baisse ma culotte – toujours au ras des fesses - et me penche de force sur le bureau d'écolier, le cul vers le public, bien sûr, et elle me donne des coups de martinet. Il y a toujours des hommes très très sensibles, dans le public, qui sont obligés d'aller aux lavabos, après cette scène, parce qu'ils se sont éjaculés dans le pantalon. Après, elle passe une pommade sur mes fesses rouges et, comme je pleure, elle me prend sur ses genoux, moi en culotte et elle habillée. Elle me serre contre ses seins, en me caressant les cuisses. Alors, j'enfouis ma tête dans son décolleté, comme si je cherchais à la téter, et mes cuisses s'ouvrent peu à peu. Elle passe sa main sur mon pubis, en écartant ma culotte et le public peut se rincer un peu l'œil. Moi, je les vois et, tous, les hommes comme les femmes, ils sont fascinés, les yeux rivés à mon entrecuisse. Ils sont là, à baver et à espérer que ma partenaire va

encore pousser ma culotte et que je vais m'ouvrir un peu plus, pour qu'ils puissent mieux voir. Ça me donne toujours une sensation de pouvoir extraordinaire !

Vous n'imaginez pas toutes les propositions que je reçois. Des hommes de tous les âges, de tous les milieux et même des femmes. Il y en a qui m'écrivent des lettres d'amour, d'autres qui m'envoient des fleurs ou des bijoux. Certains me proposent de l'argent. Il y en même un qui m'a envoyé un chèque en blanc. Quand il y a une adresse, je leur renvoie leurs marchandises, je suis pas une pute, moi. S'il n'y a pas d'adresse, je fais don des cadeaux de valeur aux *restos du cœur*. Je me suis laissée tenter par certaines lettres bien tournées mais je me suis rendue compte que, la plupart, ils avaient envie de mon corps parce qu'en fait ils avaient des petites filles et que c'est interdit de baiser sa propre fille. Ça m'a dégoûtée. Je veux bien assouvir des désirs pédophiles, mais pas incestueux. C'est dommage, parce que je leur évitais peut-être de tripoter leurs propres gosses, mais c'est plus fort que moi, rien que l'idée, ça me donne envie de gerber. J'ai fini par ne sortir qu'avec des hommes sans enfants. Il y a aussi des malades qui me menacent. J'ai été obligée de prendre un garde du corps. Il s'appelle Désiré, et les petites filles, c'est pas son truc.

À force de me garder de près, il s'est bien rendu compte, qu'en

réalité, je ne réagis pas comme une gamine. En fait, je suis une véritable femme d'affaires, pas gnan-gnan pour un sou : je n'ai besoin de personne pour négocier mes contrats ou gérer mon portefeuille d'actions. Pour me détendre, j'aime regarder des films d'horreur pleins d'hémoglobine, en buvant de la bière et en mangeant du saucisson. Le contraste lui a plu. Moi, ça me rends folle de voir sa grosse bite noire s'enfoncer dans mon con si blanc. Et il me garde de bien près. Pour mieux me garder, il m'a même épousée.

Maintenant, je suis une vedette. Il y a des cars entiers de touristes Nippons qui viennent me voir sautiller et me tortiller dans mes petites culottes blanches avant de me déshabiller. Tout le spectacle tourne autour de moi. J'ai fait une grande tournée au Japon, où ils raffolent de ma petite personne perverse. C'est dingue tous les produits dérivés que je vends, maintenant : des photos, des posters, des disques, des DVD, des livres de photos, ma biographie romancée... il y a même un manga qui s'inspire de mon personnage, un dessin animé et, bientôt, une série télé. J'ai dépassé hier les 700000 *Likes* sur *Fesse Book* et les magazines s'arrachent mes interviews, c'est complètement dingue ! Soit dit en passant, si les Japonais consomment beaucoup de fictions qui « érotisent les fillettes », comme on dit, c'est encore dans leur pays qu'il y a le

moins d'agressions sexuelles sur les enfants. À méditer, hein ? Avec tout ce succès, je me fais plein de blé, mais j'ai pas le temps d'en profiter. Je m'en fous, j'enrange, je fais des placements et un peu de boursicotage, parce que j'aurais pas toujours cette bouille de gamine. Dans dix ans, dans cinq ans, peut-être, j'aurais perdu mon côté enfantin – il suffit de quelques rides, du visage qui se creuse, de la chair qui perd de son élasticité ou d'une quelconque calamité de ce genre -, et la chirurgie ne marche qu'un temps. Du coup, je serai à la retraite. Alors, je pourrai profiter de mon argent. Avec Désiré, pour pas trop s'ennuyer, on pense monter une affaire de relooking, pour les filles que les hommes ne regardent pas. Croyez-moi, à chaque type de femme correspond une perversion masculine.





E B E R L I N G O T D E L O L A

Il est si joli, le berlingot de Lola ;
il n'y en a pas deux comme ce berlingot-là !
Elle l'aime, ça se voit.
Elle lui parle et le caresse et le choie.
Elle le prie et le presse et le manipule,
lui ôte soudain son doigt,
crapule,
et puis... capitule.
C'est lui qui fait la loi.
Oh ! elle l'adule, il fait sa joie,
ce berlingot-là.

Elle le mire dans son miroir, ébouriffe ses boucles de moire,
le pare de plumes et de paillettes,
le présente dans toute sa gloire, livré aux regards,
coquette,

et puis... se marre.
Elle le fait reluire, l'adore et l'admire,
poudré d'or,
givré de coquine... brillantine.
Lola y va et vient,
pour lors,
l'exhibe entre ses mains,
trop bien.
Sans honte, elle le montre,
ouvert en amande,
et, gourmande,
se lèche les doigts,
comme s'il sécrétait... le chocolat,
ce berlingot-là.

Et moi, je regarde, désespéré, mon désir exacerbé étouffé ;
il n'est pas pour moi, le berlingot de Lola,
ce divin berlingot-là.
Oh ! elle veut que je le voie,
Lola.
Nue... elle écarte sa toison de soie,
la diva !
Mais y toucher, je n'y pense même pas.

Je le sais, que d'autres ont ce droit.

Je l'ai trahie,

Lola,

avec une inconnue, un soir... que j'avais bu.

Elle a ri - jolie jalousie ! -, quand elle l'a su.

Et elle se venge – Lola n'est pas un ange -,

à sa façon étrange... elle me tue.

Car elle ne pardonne pas,

Lola.

Non, elle ne pardonne pas.





A S T A T U E

C'était pour ce soir.

Fou ! Il était fou ! Absolument fou, tout simplement, mais rien ne pourrait l'empêcher de faire cette folie. Enfin... on verrait bien.

Il venait quotidiennement depuis quatre mois. Et voilà, miraculeusement, aujourd'hui, il n'y avait personne devant les écrans de surveillance de l'accueil, quand il était arrivé. Il n'avait pas hésité ; il y avait longtemps qu'il avait prévu son coup ; il avait repéré les lieux, jour après jour. Il s'était tout de suite précipité dans les cachots - il y en avait un, tout au fond, qui n'était pas utilisé, certainement parce qu'il était trop humide. C'était une sorte de grotte, creusée à même la roche. Les parois de calcaire mangé de salpêtre suintaient l'humidité et se délitaient en paillettes et en poussière. La porte sans poignée s'ouvrait avec un simple tournevis. Il était persuadé que, quand les employés du musée faisaient le tour

des salles, avant de fermer, ils ne prenaient pas la peine de vérifier qu'il n'y avait personne, tout là-bas.

Oh ! Ce n'était qu'un petit musée municipal, niché dans l'ancienne prison d'une citadelle du Moyen-Âge. Il n'y avait pas de gardiens dans les salles, juste quelques caméras. N'importe comment, la plupart des œuvres exposées étaient trop lourdes pour être déplacées sans matériel de levage, alors pour les voler...

C'était le musée Yolti. La plupart des statues représentait des femmes nues.

De grosses femmes nues.

De grosses femmes nues de pierre, de marbre, de bois, de bronze ou de fibre de verre... Yolti était fasciné par les Déesses-Mères.

Il savait tout de Yolti : il s'était renseigné sur le Net et avait suivi plusieurs visites guidées. La guide du musée était sympathique et intéressante, et puis, c'était plaisant, elle ressemblait aux statues qu'elle commentait – grande, altière, bien en chair mais ferme. Une jolie blonde, bien appétissante.

Charmante.

Oui, charmante, mais il préférait tout de même faire la visite en solitaire : il avait besoin d'être seul, pour oser toucher.

Car par chance – ou peut-être par malchance, puisque c'était à cause de ça qu'il était devenu fou -, ce musée était habilité à recevoir les

mal-voyants : on pouvait toucher.

Ça lui avait tout de suite plu, de caresser ces femmes pétrifiées.

Mais c'était une activité trop intime pour tolérer un public.

Ça faisait un drôle d'effet.

Gênant. Très.

Comme si on se permettait des privautés sur une inconnue endormie.

Une inconnue qui risquait de se réveiller et de hurler, justement indignée.

Une sorte de viol.

Et chacune était différente sous les doigts. Certaines étaient lisses, lisses – du satin ! -, sur d'autres, on sentait le grain, de petites imperfections. Mais, qu'elles soient satinées ou granuleuses, la courbe des seins et le galbe des hanches étaient toujours plus polis que le reste du corps, usés par les milliers de mains qui s'y étaient arrêtées.

Puis il avait eu ce choc.

Cette sensation, comme une décharge électrique, que la statue avait ressenti son toucher. Qu'il l'avait émue sensuellement.

Sacrément secoué, il avait reculé d'un bond, pour s'apercevoir,

confus, qu'il bandait comme un cerf.

D'abord il en avait ri tout seul, comme un demeuré, affreusement gêné. Il avait immédiatement reporté la main sur elle, d'un geste provoquant, bien déterminé à se prouver à lui-même qu'il avait été le jouet d'une ridicule hallucination.

Pourtant le trouble avait subsisté.

En dépit de ce que lui disait son cerveau et ses yeux, il sentait sous sa main une chair vivante au bord du frisson et son désir à lui y répondait.

C'était la pièce maîtresse du musée. Placée au beau milieu de la plus grande salle d'exposition, couchée sur un socle bas comme sur un lit, elle était de taille humaine. Toute de marbre pâle, presque blanc, allongée sur le côté, une jambe légèrement repliée, souplement accoudée, sa joue se nichait dans sa main.

Il avait eu tout le temps de lui tourner autour et de détailler les yeux en amande qui remontaient vers les tempes, les pommettes accusées, les arabesques de son chignon flou, ses doigts fuselés et ses petits pieds dodus.

Ce qu'il regardait surtout, bien sûr, c'était les seins insolents de fermeté et le ventre en forme d'amphore, qui donnait envie de suivre sa courbe de la main, pour descendre vers la croisée des cuisses massives, si bien cachée dans toutes ces rotondités.

Mais, ce qui le fascinait particulièrement, c'était le creux de son dos, qui s'incurvait avant de s'épanouir en un cul divinement arrondi. Il rêvait d'encastrer sa bite dans le sillon des fesses, de se branler contre cette croupe de marbre et de l'arroser de son sperme.

Oh ! pour ça oui ! Il avait eu tout le temps de la regarder en détails ! Il y avait toujours quelqu'un pour entrer dans cette maudite salle et il ne pouvait supporter qu'on le voie caresser sa statue.

C'était trop intime.

Alors, il s'asseyait sur la banquette la plus proche et il la contemplait, en adoration, la bite brûlante.

Même quand la salle était vide, il n'osait pas s'attarder à caresser les zones considérées comme les plus érotiques : il sentait les caméras de surveillance braquées sur lui et devinait l'amusement des employés du musée, aux aguets devant les écrans.

Oh, il essayait de toujours tourner le dos à la caméra, mais il se rendait compte qu'il ne trompait personne : tout le personnel du musée le regardait avec un air narquois et un petit sourire en coin qui l'emplissaient de confusion.

Pourtant il ne pouvait s'empêcher de revenir. Il était fou d'amour.

Oui, aussi ridicule que cela puisse paraître, il était fou d'amour.

Il avait envie de tuer les quelques visiteurs qui osaient poser la main sur elle – ah ! les cochons ! les cochons ! les cochons ! - de les égorger à coups de dents, de les dépecer de ses mains.

Il se sentait affreusement frustré de ne pas pouvoir la caresser tout son saoul et cela même entretenait son obsession.

Il souffrait d'aberration du toucher, la sentait brûlante sous ses doigts.

Il se savait sur la voie de la folie.

C'était comme un sort qu'on lui aurait jeté. Il ne pensait qu'à elle. Même dans son sommeil, elle était là. Il la désirait comme jamais il n'avait désiré une femme de chair et de sang.

Il passait ses nuits à se branler en pensant à elle ; il la couvrait de son sperme en rêve, des litres de sperme, comme jamais il n'arriverait à en produire dans tout le reste de sa vie, et pourtant son désir ne passait pas. Il ne débandait jamais.

Pour ce faire, il aurait fallu qu'il se la sorte de la tête, qu'il pense à autre chose.

S'il avait seulement pu l'avoir rien qu'à lui ne serait-ce que deux heures d'affilée, il était persuadé que cela l'aurait délivré.

Il l'avait filmée, avec son mobile. Il avait tourné tout autour d'elle et fait des gros plans. Il avait fait des milliers de photos. Il se la

repassait en boucle, tous les soirs.

Il était fou ! Complètement fou ! Il guettait sur elle le mouvement de la vie !

Et aussi, il se branlait en la regardant. Il se branlait et se rebranlait et se rebranlait, comme un adolescent.

C'était comme cela qu'il se trouvait, à présent, dans ce cachot obscur et malsain, terrifié – il n'avait rien d'un malfaiteur et l'idée que l'on pourrait le découvrir le rendait malade.

Et s'il allait se retrouver en taule, à cause de sa folie ? Et si le préposé à l'accueil était arrivé juste à temps devant son écran pour le voir forcer la porte de son cachot ?

Il était tellement angoissé qu'il se sentait un besoin d'alcool dévorant. Un whisky, voilà ce qu'il lui fallait, mais n'importe quel alcool ferait l'affaire. Ne serait-ce qu'une bière.

Il surveillait l'heure sur son téléphone. Il n'osait pas regarder trop souvent, de peur de vider sa batterie : il craignait de se retrouver dans le noir complet. Seul le rai de lumière qui passait sous la porte l'éclairait vaguement.

Et si les employés du musée éteignaient tout, en partant ? Et s'il allait se retrouver seul dans l'obscurité, au fond de ce réduit où étaient peut-être morts des centaines de malheureux prisonniers !

Il sentait la sueur couler le long de ses côtes, en dépit du froid.

Il n'avait pas peur du noir, généralement - il se considérait comme exempt de superstitions, un esprit fort, quoi. Il se serait même défini comme dépourvu d'imagination, avant cette histoire. Mais, voilà, depuis qu'il sentait sa statue s'animer sous ses doigts, il se sentait cerné par le surnaturel.

Ce musée était certainement hanté.

D'ailleurs, il entendait des bruissements très faibles, dans le couloir.
Des frôlements.

C'était trop discret pour émaner d'un visiteur - ce n'était pas des bruits de pas.

C'était certainement un esprit malfaisant qui le cherchait.

Comme pour le conforter dans sa terreur, le faible rayon de lumière s'éteignit. Il faillit hurler.

Les yeux écarquillés dans le noir complet, les oreilles aux aguets, il se tapit près de la porte, le dos au mur.

Progressivement, ses yeux s'accoutumèrent et il se rendit compte qu'une très faible lueur filtrait sous la porte - il devait y avoir une veilleuse dans le couloir.

Il n'entendait plus rien. Le musée devait être fermé.

Il allait bientôt rejoindre sa statue. Enfin, il pourrait la toucher à

satiété.

L'excitation prit le pas sur sa peur : son corps commença à se détendre, son pénis se réveilla.

Pas pour longtemps.

Un choc sourd se fit entendre.

Pas tout près, mais pas très éloigné non plus, c'était comme si ça se répercutait dans les murs.

C'était le fantôme qui revenait !

Plus mort que vif, il tendit l'oreille, s'attendant à ce que le son se rapproche et que la chose, quelle qu'elle soit, défonce sa porte et se jette sur lui.

Toute une série de bruits étranges se manifesta, coups, craquements, halètements, et même une sorte de ronron sourd de moteur qui fit vibrer les murs de son cachot, mais rien qui s'approcha de sa porte.

Tout semblait émaner du même point, à sa gauche.

L'heure de la fermeture avait pourtant sonné depuis longtemps ; il ne comprenait pas ce qui pouvait bien se passer.

Peut-être que l'on procédait à des travaux dans le musée, en profitant des heures de fermeture ? Pourvu que ça ne dure pas toute la nuit ! C'était bien sa veine !

Quand enfin le silence se fit, il se força à attendre une bonne demi-heure, avant de se risquer dehors.

Bon, en réalité, il attendit une heure entière : il ne trouvait pas le courage de sortir. Il ne se sentait pas fait pour ce genre d'aventure. Il était un homme respectable, lui, ingénieur informaticien, premier de sa promotion, c'est comme on vous le dit ! et pas un vulgaire voyou. Mais, bordel de Dieu ! qu'est-ce qu'il foutait là ?

Enfin, très prudemment, il ouvrit la porte de son cachot et, à pas de loup, il longea le long corridor jusqu'aux grandes salles d'exposition, rasant les murs, de veilleuse en veilleuse, accélérant fébrilement l'allure dans les longues plages d'obscurité, l'oreille aux aguets dans l'angoissant silence, ses genoux tremblants prêts à le laisser tomber. Il dut même s'asseoir un moment, pour se remettre, sur la grande banquette qui occupait l'alcôve voûtée qui se trouvait au milieu du couloir - une sorte de crypte de pierre absolument effrayante mais heureusement surmontée d'une veilleuse.

Il s'immobilisa à l'entrée de la grande salle, essayant d'accoutumer son regard à l'obscurité plus dense.

Les mains en avant, il s'avança vers le centre de la pièce, évitant les socles des œuvres exposées. Sa statue était dans la zone d'ombre la plus dense - les lueurs des veilleuses, le long des murs, étaient

occultées par les autres sculptures, qui faisaient comme un cercle magique autour de la pièce maîtresse.

Très ému, le souffle court, il s'agenouilla en tremblant devant sa déesse, la sienne à lui.

Il ferma les yeux, pour mieux anticiper ses sensations, et il posa les mains sur elle.

Un frisson le saisit : elle était plus froide que la journée – on coupait le chauffage, la nuit.

Sur une impulsion, il se dévêtit et s'allongea tout au long de son dos, bien collé à elle, comme pour la réchauffer. Il posa sa main libre sur son épaule et la fit glisser lentement, goûtant le poli du marbre.

Il sentait la pierre se réchauffer contre sa peau et il gémit de désir. Il était sûr de la sentir réagir, il s'imagina même qu'elle respirait contre lui.

Il savait qu'il était fou, mais il bandait tellement qu'il s'en moquait.

Il pressa son érection contre le fantastique fessier de sa déesse et sa main s'égara vers ses seins. Il en entoura un de sa main en conque et en sentit la matière changer, fondre et devenir élastique sous ses doigts. La statue soupira voluptueusement sous cet attouchement.

Elle s'était animée.

Il n'eut pas même le temps de s'effrayer, elle se tourna vers lui et prit souffle sur ses lèvres, dans un baiser passionné – la déesse-mère

s'était muée en déesse de l'amour.

Le corps de marbre froid était maintenant chair brûlante.

Elle le fit rouler sur elle et ses cuisses se séparèrent pour l'accueillir. Elles l'emprisonnèrent étroitement. Enfoui dans ses courbes abondantes comme dans un cocon, il se ficha au plus profond de sa chair la plus chaude et la plus douce – elle était brûlante. Il sentit sa bite aspirée et malaxée et sucée, tandis que sa langue subissait le même sort dans la bouche embrasée de sa déesse. Il crut devenir fou de plaisir.

Il sentait son parfum de sable et de miel et, sous ses doigts, le chignon de pierre se défit en mèches fluides.

Il ne put se retenir – il se consumait de désir pour elle depuis si longtemps ! -, il jouit presque instantanément.

Une jouissance éblouissante.

Une jouissance à mourir.

Il se sentit perdre souffle et conscience et il comprit que sa déesse était venu le chercher pour qu'ils ne fassent plus qu'une pierre, tous les deux, pour l'éternité.

Demain, les employés du musée auraient la surprise de trouver une autre statue à la place de celle de la déesse-mère.

Une œuvre d'une grande indécence.

Son cerveau fit silence sur cette image, foudroyé par le plaisir.

Il fut surpris de se sentir toujours être, en reprenant conscience. Une terreur le prit soudain. Et si sa déesse ne s'était incarnée que pour le punir de son désir sacrilège et s'était pétrifiée, le gardant planté en elle, tenu prisonnier par le plus sensible de son être mais bien vivant, destiné à mourir lentement dans cet embrassement ? Il se dégagea d'un sursaut de terreur et fut immédiatement rassuré : il était libre et sa déesse était toujours de chair douce et chaude.

Si chaude, qu'elle se leva et marcha jusqu'à la déesse-mère assise, exposée tout près, pour s'accouder confortablement à ses épaules, ses seins reposant sur la tête de pierre, et offrit à son amant ses reins cambrés et sa croupe divine.

D'instinct, il s'agenouilla et enfouit son visage dans son cul, fouillant bien de tout son groin – nez, lèvres et langue -, comme un porc qui cherche la truffe délicieuse dans la terre meuble, l'écartant à deux mains, comme un fruit, comme un abricot que l'on fend tout en y glissant la langue avec gourmandise, pour ne rien perdre de son jus. Il se délecta de cette pulpe palpitante et musquée, de cette intimité scandaleuse, honteuse.

Il enfonça sa langue le plus loin qu'il le put, la sentant s'ouvrir pour lui, son désir exacerbé par cette transgression. Ses doigts la fouillaient profondément, l'écartaient pour laisser plus de passage à

sa langue, puis passaient de son cul à sa chatte.

Il la sentit jouir.

Oui, il la sentit - sa déesse, sa statue de marbre – vivre sous sa langue.

Il perçut son souffle qui se précipitait, puis se suspendait pendant qu'elle jouissait. Qu'elle jouissait du cul sous sa langue. Qu'elle jouissait de la chatte sous ses doigts. Qu'elle les enserrait rythmiquement au fond d'elle, d'une contraction puissante, aussi implacable que celle d'un cœur.

Sur chaque statue de son cercle magique elle s'offrit et il la prit.

Affamée par toutes ces années d'abstinence brûlante, caressée par tant d'inconnus. Dans l'impossibilité de se soulager.

Toute la nuit, elle l'accueillit, dans son sexe et dans sa bouche et dans son cul, insatiable. Et lui il se déchargea de tout ce désir d'elle qu'il avait emmagasiné. Délivrance et récompense pour l'incroyable constance de son désir.

L'aube pointait, quand elle l'entraîna jusqu'à la grande banquette de la crypte. Elle se jucha sur lui, l'enserrant étroitement entre ses cuisses formidables. Son bassin le clouait à sa couche. Elle bougeait à peine, très lentement, pour ne laisser aucun espace entre leurs chairs.

Ils ne faisaient qu'un.

Un seul corps, un seul souffle.

Il avait la sensation incroyable que non seulement il la pénétrait, mais qu'elle aussi le pénétrait.

Et puis... il sombra dans un plaisir effrayant – maelström de feu et de glace, tourbillon sombre et lumineux - qui l'emporta corps et âme et l'annihila.

Le bruit le tira brutalement du sommeil.

Son cœur battait la chamade au rythme des coups sourds qui ébranlaient les murailles.

Le cerveau encore embrumé, il ouvrit des yeux démesurés sur la voûte de pierres, au-dessus de lui, choqué, terrifié, incapable de comprendre où il était.

Tout lui revint d'un coup, comme une vague. Le temps de réaliser qu'il était seul sur la banquette de la crypte et qu'il faisait jour, et il sauta sur ses pieds pour s'enfuir. C'est alors qu'il s'aperçut qu'il était nu.

Stoppé net dans son élan, il jeta des regards paniqués autour de lui, pour trouver de quoi se couvrir. Il fut surpris de trouver ses vêtements posés au pied de la banquette. C'est en enfilant fébrilement son caleçon qu'il se se rappela qu'il était prisonnier du musée jusqu'à l'ouverture.

Il se réfugia dans son cachot, l'esprit en déroute. Lui était-il réellement arrivé ce qu'il se rappelait lui être arrivé ?

Secoué alternativement par une joie surhumaine et par un doute irrésistible, il se sentait devenir encore plus fou qu'il ne l'était déjà.

C'était à se briser la tête contre les murs.

C'était tellement impossible qu'il finit par se dire qu'il avait rêvé. Comment pourrait-il en être autrement ? Il s'était tout simplement endormi, quand il s'était arrêté sur cette banquette, épuisé par l'émotion, et il avait tout rêvé.

Et il s'était déshabillé dans une crise de somnambulisme. C'était possible : ça lui était arrivé, à l'adolescence, de sortir de son lit en dormant. Il se réveillait alors, debout au milieu de sa chambre, désorienté.

Il enfouit son visage dans ses mains, comme pour ne plus rien voir, comme pour tout effacer de son esprit, plaisir et joie, peur et espoir, et il sentit alors sur ses paumes le parfum sucré-salé de l'amour.

Fou ! Il était fou !

Ce n'est que quand il entendit des visiteurs déambuler dans les salles de la crypte, qu'il osa sortir de son cachot.

Il pénétra en tremblant dans la grande salle d'exposition – il espérait, contre toute attente, que le socle serait vide, qu'elle serait

là, bien vivante, à l'attendre, assise sur une banquette.

Nue.

Ou peut-être enroulée d'un tissu qu'elle aurait trouvé dans les réserves du musée.

Elle était là, bien sûr.

La statue.

Il resta planté, dans la stupeur la plus profonde, à la contempler. Il était sûr de voir errer un sourire narquois sur ses lèvres de marbre.

Plusieurs fois, il étendit la main, pour la toucher, mais il ne put se résoudre à aller au bout de son geste.

Fou ! Il était fou !

La jolie guide se matérialisa soudain à ses côtés.

- Vous êtes bien matinal, aujourd'hui ! fit-elle.

Il n'osa pas tourner la tête vers elle, il était persuadé d'avoir entendu comme un rire, dans sa voix.

« À croire que vous avez dormi ici, continua-t-elle.

Là, il ne put s'empêcher de la regarder. Il se sentait démasqué. Elle lui adressa le même léger sourire narquois que la déesse.

Le même.

« Voulez-vous un café ? demanda-t-elle. Je pense que vous en avez autant besoin que moi.

Il remarqua alors qu'elle avait les yeux cernés, comme après une nuit blanche. Des yeux en amande, qui remontaient vers les tempes. Il ne put qu'acquiescer de la tête, incapable de prononcer une parole.

Quand elle se détourna, une bouffée de son parfum lui arriva jusqu'aux narines, il se mit immédiatement à bander comme un cerf.

Était-ce possible ? Il porta ses mains à son nez, pour retrouver le parfum de sa déesse, mais il ne trouva que l'odeur de la pierre humide de son cachot.

Fou ! Il était fou ! Absolument fou.



 E S O U F F L E

- Tu étais belle, aujourd'hui. J'aime ce tailleur que tu portais. Le vert te met en valeur.

« Dis-moi, ton étudiant, là, tu l'as baisé, n'est-ce pas ?

Voix basse, rauque, méconnaissable, à peine audible. C'était encore le son de la respiration, entre les mots, qui s'entendait le mieux. C'était ce souffle qu'elle reconnaissait, dès qu'elle décrochait. Il était « le Souffle », pour elle. Le Souffle, avec une majuscule.

- Non, fit-elle nerveusement.

- Ne mens pas. Je sais tout de tes dépravations.

« Et je sais que tu as envie de tout me raconter.

Le Souffle la poursuivait depuis quatre ans. Elle avait changé vingt fois de numéro de téléphone. Il avait toujours réussi à l'obtenir. Il l'appelait tard, le soir. Au moins une fois par mois. Et chaque fois qu'elle couchait avec un homme.

- Il était assis en face de moi, devant mon bureau, commença-t-elle

de cette affreuse voix soumise qu'elle prenait avec lui. Il n'écoutait pas ce que je lui disais, je le voyais bien. Il était focalisé sur ma bouche et mon décolleté. Son regard allait de l'une à l'autre.

« Alors j'ai redressé le buste et j'ai demandé : « Ce sont mes seins qui vous intéressent ? »

« Il a sursauté. Il a rougi. Il s'est empressé de bafouiller des dénégations, mais il s'est tu dès que j'ai commencé à dégrafer mon corsage.

C'était toujours comme ça : Il voulait qu'elle Lui raconte et elle Lui racontait, c'était plus fort qu'elle, comme s'Il agissait à distance sur sa volonté.

Et elle aimait ça.

Et elle avait honte d'aimer ça.

Elle se détestait d'aimer ça.

« Je me suis levée et je suis allée à lui, les seins nus, continua-t-elle docilement, comme une enfant qui récite sa leçon.

« J'ai enjambé ses genoux et j'ai appuyé mes fesses contre le bureau, pour me pencher et mettre mes tétons à hauteur de ses lèvres. Il était médusé. J'ai attrapé ses mains qui s'agrippaient aux rebords de son siège, comme s'il avait peur d'être emporté par une bourrasque, et je les ai posées sur mes seins.

« Il n'a plus hésité. Il les a pressés. Il a gobé une pointe, puis l'autre, avant de m'enlacer pour m'embrasser.

Le plus scandaleux restait à dire. Elle se raidit contre le trouble sensuel qui l'envahissait : elle devait absolument garder son ton de soumission réticente. Elle ne voulait pas qu'Il sache à quel point elle aimait Lui raconter ses dépravations. Elle en serait morte d'humiliation !

« Il a glissé ses mains sous ma jupe et, quand il a constaté que je ne portais pas de culotte, ça l'a fait gémir. Il a exploré ma fente d'une main fébrile, tout en déboutonnant son pantalon de l'autre. J'étais toute mouillée. Il m'a pénétrée avec son pouce et il a tourné.

Elle entendait le Souffle, contre son oreille.

De Lui avouer des choses si intimes et d'imaginer Son désir en guettant les modifications du rythme de Sa respiration, ça lui donnait des tremblements dans la voix.

Et ça lui embrasait tout le ventre.

« Je me suis dégagée. J'ai relevé ma jupe et je me suis assise sur lui. Je me suis empalée sur sa bite, lentement.

« Il m'a agrippé les seins, pour en torturer les pointes, pendant que je le chevauchais. J'ai attrapé l'une de ses mains et je l'ai posée sur mon clitoris. Je me suis cambrée, pour appuyer mes paumes sur le bureau derrière moi, et j'ai continué à aller et venir.

« Dans cette position, je sentais encore mieux sa bite. Elle me remplissait toute entière.

« Et ses doigts qui m'exploraient fébrilement le clito me rendaient

folle.

« J'ai joui très fort.

- Ça te fait mouiller de me raconter ça.

- ...

- Je veux que tu me le dises.

Elle avala sa salive avec difficulté, avant de confesser d'une voix cassée :

- Ça me fait mouiller.

- Tu as ta main posée sur ta chatte et tu la malaxes.

- Oui, c'est vrai, gémit-elle, vaincue.

- Continue, fais-toi jouir. Je veux t'entendre.

Ce ne fut pas long : la respiration précipitée du Souffle, contre son oreille, la faisait rêver qu'Il se branlait de son côté. Ça la rendait folle – honte et excitation mêlées.

Quand Il entendit ses gémissements inarticulés, quand Il sut qu'elle partait, Il lui dit, pour accompagner son orgasme :

« Je veux que, le prochain, tu lui offres ton cul à baiser.

Et elle jouit encore un peu plus fort, à cette image qu'Il avait suscitée.

Comme elle avait eu peur, au début ! Elle avait cru qu'un maniaque sexuel s'amusait à la terrifier, comme le chat qui joue avec sa proie, et qu'Il projetait de la violer et de la tuer.

Il en savait tant sur ses ébats, qu'elle avait pensé que c'était son amant de l'époque, qui l'appelait ainsi et déguisait sa voix, et qu'elle avait viré ce type de sa vie et coupé tous les ponts sans explication, terrifiée.

Elle avait changé de numéro de téléphone et n'avait communiqué le nouveau, qu'à ses proches et – elle y était obligée – au secrétariat de la section des Lettres Modernes de l'Université où elle travaillait, avec consigne de ne le donner qu'en cas d'extrême urgence et de prendre les noms des demandeurs.

Le soir même, le Souffle L'avait appelée.

Il riait.

Il savait qu'elle avait peur. Il savait tout.

Il lui avait prédit, qu'un jour, elle n'aurait plus peur, et qu'elle attendrait Ses appels.

Et Il avait raison.

La secrétaire de section lui avait juré qu'elle n'avait donné ses coordonnées à personne. Elle n'en avait rien cru. Elle avait encore changé de numéro, et aussi d'opérateur.

Sans résultat.

Elle s'était dit que, ce Souffle, c'était certainement un collègue ou un élève. Elle était forcée d'être joignable, au moins pour les étudiants dont elle encadrait la thèse. Rien qu'avec ceux-ci, son numéro pouvait faire le tour de la fac en moins d'une heure. Et puis, Il

connaissait si bien son emploi du temps ! Il savait ce qu'elle portait, qui lui avait parlé... Quoi qu'elle fasse, où qu'elle aille, Il était là. C'était comme s'Il était toujours derrière son dos ; comme s'Il ne la quittait jamais des yeux.

Elle avait déménagé et pris un deuxième téléphone, dédié à ses appels professionnels, qu'elle avait laissé la nuit dans son bureau du département des Lettres. Elle n'avait communiqué son numéro perso qu'à ses parents, son frère et sa meilleure amie, tous dûment prévenus de le sceller au risque de leur vie.

Et pourtant, Il l'avait appelée.

C'était impossible et Il l'avait fait.

Elle avait fini par soupçonner le mari de sa meilleure amie, et même son propre frère.

Elle les avait cherchés, sans jamais les voir, aux détours de tous les couloirs de la fac.

Elle les avait appelés, sous de fausses raisons, juste pour les faire parler, cherchant à reconnaître dans leurs voix, et surtout dans le son de leurs respirations, les intonations de ce Souffle, qui la hantait.

Elle n'avait jamais réussi à atteindre une certitude.

Elle avait fini par baisser les bras - le temps avait émoussé sa peur et elle ne trouvait plus si important de savoir qui était le Souffle.

Elle s'était enfin avoué que Son attention inlassable l'excitait et que, chaque matin, c'est pour Lui qu'elle s'habillait.

Pour Lui plaire.

Quand Il lui avait ordonné de ne plus porter que des tailleurs, elle s'était exécutée.

Il lui avait dit : « Chaque homme que tu croises, c'est peut-être moi. » Depuis, tous les types dont elle rencontrait le regard l'émouvaient sensuellement.

Elle vivait dans un état d'excitation permanente.

Chacun des cours qu'elle donnait se transformait en expérience érotique. Tous les yeux qui se portaient sur elle lui transperçaient le sexe. Elle Le sentait là, Lui qui savait quelle chienne elle était et comme elle jouissait bien, et chacun des mots qu'elle prononçait, chaque geste qu'elle faisait, Lui était dédié.

Elle avait pourtant tenté de Lui résister, par un sursaut de pudeur effarouchée, quand Il lui avait interdit de porter une culotte, mais l'idée seule qu'Il la voyait, debout devant tous ses étudiants, et la savait nue sous sa jupe, la faisait tellement mouiller qu'elle avait finalement obéi.

Chaque homme qui la regardait avec intérêt, c'était peut-être le Souffle.

Elle s'offrait alors avec impudeur, espérant que c'était à Lui, qu'elle se donnait.

Même si ce n'était pas Lui, elle savait qu'Il la voyait, qu'Il savait ce qu'elle faisait, et ça la faisait mouiller comme une folle.

Et le soir, elle attendait Son appel et Il l'appelait.

Chaque fois.

Elle avait honte d'être si faible devant Lui. Pourtant elle aimait cette honte : c'était un sentiment éminemment érotique.

En même temps, elle ressentait une étrange fierté – Le Souffle S'intéressait si fort à elle ! Elle L'obsédait, bien sûr. Il *fallait* qu'elle L'obsède !

Il l'obsédait bien, elle.

Jamais elle n'aurait rêvé d'avoir une vie si... exaltante. C'était une torture et un bonheur à la fois. C'était le désir permanent qui lui brûlait les entrailles.

Ça avait été encore plus fort, quand Il S'était mis à exiger d'elle telle ou telle pratique sexuelle. Des indécences auxquelles jamais elle ne se serait soumise, sinon, et dont l'idée la mortifiait et la faisaient mouiller à la fois, des jours durant, avant qu'elle n'ose s'incliner enfin et les réaliser.

Il fallait qu'elle le fasse, si elle voulait qu'Il l'appelle.

Et Il savait qu'elle le voulait.

Oui, Il le savait.

Comme elle avait honte !



REMIERE FOIS

Elle est à tomber à genoux devant.

D'ailleurs, c'est précisément ce que tu fais. Elle est très grosse, vraiment très grosse, exactement comme tu l'as toujours rêvée - toi, ça te fait fantasmer.

Tu la contemples un moment, en adoration.

Elle s'agite nerveusement devant toi, comme si elle n'en pouvait plus d'attendre que tu la touches. Elle t'évoque un fakir qui danse sur une tôle chauffée à blanc.

Elle est fascinante.

Éblouissante.

Tu fermes les yeux.

Tu caresses ton visage contre elle. Elle est chaude. Sa peau est douce, si douce... d'une douceur incroyable, presque immatérielle.

Tu la respires, tu t'imprègnes de son parfum tiède et épicé. Une fragrance sucrée-salée qui t'évoque le curry.

Tu es précisément à l'endroit où tu veux être depuis toujours, sans avoir jamais osé l'admettre, et c'est encore mieux que ce que tu avais imaginé. C'était vraiment dur à avouer, que ce qui t'attire, c'est ça.

Tu goûtes sa peau du bout de ta langue et ça te plaît. Tu finis par la lécher consciencieusement partout, partout, dans tous ses recoins les plus secrets. Ça a l'air de lui plaire : elle s'agite comme une flamme et... elle mouille ! Oh, oui ! elle coule abondamment.

Tu as envie de la goûter mieux et c'est ce que tu fais. Tu mords dans sa chair dure comme dans un fruit. Tu inspires un peu, façon vampire, comme pour téter le jus. Tu as tellement envie d'elle que tu la boufferais, tu comprends enfin les anthropophages. D'ailleurs, ça y est, tu la manges. Goulûment.

Tu l'absorbes et elle grossit encore.

Tu tournes autour, tu l'explores de la langue, tu insistes sur le frein, lentement.

Tu prends ton temps. Tu dégustes le gland.

Puis doucement, en faisant attention à tes dents, tu l'embouches entièrement, jusqu'aux couilles. Tu l'aspirez et tu la sens encore durcir entre tes amygdales.

En fait, c'est très encombrant une bite ! On te l'avait bien dit, mais tu n'y avais pas vraiment cru.

Tu continues à sucer avec délice ; l'inconfort de cette énormité dans ta bouche, t'excite encore un peu plus.

Depuis toujours, dans tes fantasmes, tu te fais violer par un membre géant, si gros qu'il te comble entièrement - un obus, une bite d'amarrage... n'importe quoi qui emplisse enfin le vide prodigieux que le désir t'ouvre dans les entrailles. Tu n'en as jamais parlé à personne. C'est du vice de ne pouvoir jouir qu'en imaginant ces choses-là, non ?

La bite s'échappe de tes lèvres. Tu cherches à résister, tu veux la sentir jouir dans ta bouche, tu veux goûter son plaisir.

Et puis, tu as soudain un peu peur de la pénétration. Elle est trop grosse ! Ce n'est pas possible qu'elle entre ! Tout le monde le dit, qu'il ne faut jamais réaliser ses fantasmes.

Tu as un peu honte aussi. Une honte compliquée. La honte de tant désirer cette bite – c'est mal, n'est-ce pas ? -, celle aussi d'être vierge. D'autorité, deux mains te retournent et tu te soumetts. Jamais ça ne t'était arrivé de te retrouver, comme ça, à quatre pattes, tous tes endroits honteux exhibés. Obscène.

Tu gémiss de peur et de gêne et d'excitation mêlées.

Les deux mains t'écartent encore un peu plus, sans ménagement, comme on ouvre un fruit. Toi, le nez dans l'oreiller, tu crèves d'excitation et tu attends fébrilement de te faire bourrer bien au fond. Tu voudrais crier ton désir, mais tu te tais, tu as trop honte.

Tu préfères afficher un peu de réticence, comme si ta position scandaleuse ne t'excitait pas du tout. Pour un peu tu te débattrais.

Tu t'imagines sur une table, le cul à l'air, des liens solides aux poignets et aux chevilles – oh ! oui ! c'est bien du vice ! -, et tu ne peux retenir un couinement.

Tu sens soudain un souffle sur ton intimité.

Une langue douce et chaude te force, te pénètre doucement. Tu as l'impression de perdre la tête de confusion et de volupté. Tu veux que ça s'arrête ; tu veux que ça dure toute la vie. Tu es au bord de l'orgasme.

Des doigts mouillés de salive remplacent la langue. Ils t'explorent et te fouillent profondément. Un seul d'abord, le pouce, enfoncé bien au fond, qui tourne lentement, dans un sens, puis dans l'autre, et toi, tu mords l'oreiller pour ne pas hurler.

Jamais tu n'aurais cru pouvoir ressentir de telles sensations. Le plaisir te transperce des talons jusqu'au cerveau. Un plaisir de tous les nerfs. Un plaisir acéré, qui ressemble à une souffrance.

Et puis, tu sens qu'un deuxième pouce cherche à te pénétrer aussi et tu te contractes. Les doigts suspendent leur progression et attendent patiemment que tu te détendes. Enfin ils commencent à bouger doucement, à te masser l'intérieur, à aller et venir alternativement. Tu ne peux t'empêcher de haleter bruyamment. Alors, tu sens les pouces t'élargir peu à peu, t'écarter, puis une langue brûlante s'insinue entre eux pour te fouiller au plus profond.

Tu perds conscience de tout un instant, comme si tu avais un

évanouissement et, quand tu reprends tes esprits, la bite a remplacé les doigts.

Tu as un sursaut de panique, un dernier « Non, je ne veux pas ! », mais les deux mains te maintiennent fermement par les hanches et cette grosse queue dont tu avais tant rêvé en secret s'enfonce en toi.

Elle glisse sans à-coup, tant ton corps l'attend.

Tu la sens bien dure. Énorme.

Toute ta personne se resserre dessus. Si grosse, démesurée, elle te remplit.

Elle te remplit.

Elle te remplit.

Enfin.

Quand elle commence à aller et venir en toi - oh oui, énorme ! -, tu sens que tu perds la tête. Tu as l'impression que ce n'est pas une verge qui te pénètre mais un bras. Un bras qui te traverse entièrement, qui t'écartèle. Tu le visualises, pour mieux le sentir. Et vraiment tu le sens, ce poing fermé qui s'enfonce sans ménagement à travers tout ton ventre et bute contre ton nombril, et c'est bon, c'est bon à hurler, et tu hurles.

Soudain, une main empoigne ta bite à toi et l'agite rythmiquement, pendant que ce membre formidable qui te défonce délicieusement accélère son va et vient dans ton cul.

L'orgasme te saisit tout entier. Jamais tu n'as ressenti une chose

pareille avec les femmes que tu as baisées.

Tu jouis de partout. Tu jouis de la queue, des couilles, du cul, du ventre... Tu jouis à en mourir. Tu disjonctes





P E C T A S E

Elle prit sa vieille Jeep, pour aller le plus loin possible, bien décidée à élargir son territoire, cette année. Elle attendait toujours l'époque des grandes marées avec impatience - elle pêchait à pied depuis qu'elle savait marcher. C'est sa grand-mère qui l'avait initiée à cette chasse au trésor – deux fois l'an, la mer offre les mystères de ses flancs à la procession de ses amants. Grand-mère lui avait légué ses coins de pêche - secrets qui ne se dévoilent qu'au moment où l'on se sait près de la mort, car un coin de pêche, ça ne se dit pas ! Surtout un très beau coin à crevettes, comme le sien. Ce soir, ils se réuniront à six chez elle, pour les traditionnelles agapes équinoxiales. Ils dégusteront ensemble le produit de sa récolte : crevettes, coques, moules, huîtres, peut-être quelques crabes - les dons de l'océan doivent se partager. Ses amis seront jaloux, comme chaque année. Ils essayeront de savoir, comme chaque année. Elle ne dira rien. Il faisait très chaud – une chaleur moite -, elle portait la tenue

consacrée des pêcheurs à pied : un tee-shirt sur son maillot de bain, un grand chapeau de paille et des bottes en caoutchouc. Devant elle, à travers le pare-brise maculé de sel de sa Jeep, elle voyait déjà la frange blanchie d'écume des premières vagues ; derrière elle, le plat rivage avait disparu, masqué par une brume de chaleur. À perte de vue, l'estran déployait ses mirages brasillants, nés de la réflexion du soleil sur les ondulations du sable gorgé d'eau. Pas une âme à l'horizon ; elle était dans le no man's land. Elle avait l'impression d'évoluer à l'intérieur d'un miroir : paysage d'argent et d'étain, traversé de fulgurances nacrées. C'est alors que, dans un repli de terrain, elle repéra l'entrée d'une grotte qu'elle n'avait encore jamais vue. Toute excitée à l'idée qu'elle allait sûrement trouver des homards – quel triomphe ce serait ! -, elle arrêta la voiture et, munie d'une torche électrique, d'un crochet et d'un seau, elle se risqua sous la voûte.

Elle crut tout d'abord qu'elle allait devoir renoncer, tant l'accès était resserré, heureusement l'étroit boyau s'élargit légèrement, ce qui lui permit de progresser sans difficulté. Elle allait lentement, prenant le temps d'admirer les parois de basalte sculptées par le mouvement de l'eau, saillies arrondies, creux adoucis évoquant irrésistiblement des bas-reliefs, parois luisantes, suintantes encore de l'humeur salée de l'océan. Le sol était de sable doux et spongieux, il exerçait une légère succion et chacun de ses pas faisait le bruit d'un voile qui se

déchire. Au fond de ce couloir, deux colonnes de basalte semblaient clore le passage, mais elle découvrit que la fissure qui les séparait transversalement s'élargissait près du sol. Elle se glissa dans ce conduit à genoux, la torche en avant, hésitante et craintive – n'y avait-il pas une pieuvre qui se cachait là ? - et déboucha soudain dans une large caverne en rotonde. La surprise lui fit lâcher son attirail de pêche. Elle ne ramassa que sa lampe.

Un énorme bloc de calcaire ovoïde était posé là, comme une idole, au centre d'un cercle de sable bleu. Les parois de la grotte, tapissées d'algues sombres et irisées qui laissaient couler des gouttes salées avec un clapotement musical, lui formaient comme un écrin. Cette crypte semblait résonner d'un cantilène cristallin – incantations murmurées des génies des eaux, chants lointains des sirènes.

Émerveillée, elle s'approcha de l'œuf de calcaire pour en faire le tour. Monumental, il s'érigait en strates blanches, feutrées par endroits d'algues brunes et rouges, luxuriantes, riches de gousses turgides. Cette toison se parait de bijoux barbares qui brillaient à la lueur de sa torche – moules de nacre bleue, coquillages endiamantés, arapèdes frottées de poussière d'or... de minuscules crabes verts couraient parmi les algues et les diapraient de scintillements de jade. Il lui semblait avoir découvert le sarcophage d'un roi, d'un dieu peut-être.

Elle frissonna, impressionnée et vaguement apeurée par cette

magnificence. Elle en fit le tour religieusement, osant parfois caresser la fourrure d'algues, effleurer la nacre lisse d'un coquillage, chatouiller un crabe transparent. Elle respirait profondément l'humidité salée de cette grotte, l'air chargé d'un musc lourd et... oui, fertile. Elle se sentait profondément troublée par ce parfum, comme enivrée. Elle sursauta soudain : elle venait de sentir l'œuf bouger sous ses doigts. Effrayée, elle recula. La partie supérieure de l'œuf se soulevait comme une trappe. Dieu ! C'était une huître ! Une huître géante ! Une huître comme on n'en avait jamais vu ! Oubliée dans cette grotte, bien à l'abri depuis des centaines, peut-être des milliers d'années, peut-être depuis l'origine du monde, elle avait grandi, peu à peu, peu à peu, jusqu'à atteindre ces dimensions titanesques.

Elle ne pouvait détacher les yeux de la gueule de ce monstre fabuleux qui bayait devant elle comme devant une flamme, dévoilant son intimité. Elle se rapprocha de la coquille largement ouverte, sa curiosité attisée, et fut éblouie par sa beauté délicate. Le mollusque reposait, dans son écrin étincelant de nacre, tel un moelleux édredon de satin ivoire aux reflets rose tendre ou légèrement safranés. Tout semblait si lisse, si moelleux, si sensible, si... sensuel ; elle ne put s'empêcher de tendre la main et d'effleurer furtivement la nacre. Elle retira prestement ses doigts : et si l'huître s'était refermée sur son bras ! Mais non, elle ne bougeait pas ; elle semblait s'exhiber à elle comme un sexe offert, sans défense,

attendant son bon plaisir. Elle se sentit soudain intimement émue par cette impudeur ; son clitoris palpita et, par analogie, elle pensa à la perle qui devait se cacher dans ces sinuosités ivoirines. Ce devait être une perle digne d'une déesse - la richesse de l'Orient, la fortune de plusieurs empereurs ! Il lui semblait que le coquillage s'était ouvert pour lui en faire don.

Elle avança une main timide et caressa la chair offerte, prête à se retirer précipitamment au moindre signe de rejet. Elle était douce, incroyablement douce et délicate, humide et glissante, curieusement tiède et vivante : un fruit, oui, un fruit mûr qui semblait s'étirer doucement de bien-être sous ses doigts. Elle s'enhardit, glissa son bras dans les plus intimes de ses replis, penchée sur elle, respirant son parfum de musc. Son tee-shirt, mouillé à ce contact, lui irritait délicieusement les tétons. L'huître semblait frémir d'un onduleux plaisir sous ses attouchements, et elle-même frissonnait de volupté en sentant ces chairs équivoques l'aspirer doucement.

Sur une impulsion, elle abandonna sa torche allumée sur le sol sableux de la grotte et se défit de ses vêtements. Elle se dressa un instant dans le pinceau de lumière, lisse et nue comme au jour de sa naissance, son sexe glabre scintillant des traces de son trouble - Vénus jaillissant de l'écume. Elle se glissa dans le coquillage comme dans une conque d'eau tiède et accueillante, les mains, les bras et les seins en avant. Elle gémit à ce contact et enfouit son visage dans la

soie tiède et glissante, lapant son humidité salée, lèvres et langue illuminées de plaisir. Elle se coula tout entière dans la coquille, tout son corps caressé par cette pulpe divinement douce qui semblait palpiter contre elle, la sucer toute entière comme un bonbon. Elle éprouvait la sensation troublante de se rouler entre les nymphes d'un sexe gigantesque, gonflé de jouissance ; d'y être mêlée, engloutie, à ne plus savoir si elle ressentait son plaisir propre ou celui de cette vulve monstrueuse ; à ne plus avoir conscience de son individualité, à ne plus savoir si cette chair était la sienne ou celle du coquillage ; à n'être plus qu'une onde de plaisir infini.

Elle perdait la tête de volupté, elle se sentait jouir de partout, du corps entier, comme si elle s'était transmuée en un gigantesque clitoris gorgé de plaisir, au bord de l'extase. Sous ses mains lascives, elle découvrit la rondeur lisse et dure de la perle, énorme noyau turgescent autour duquel elle s'enroula dans un orgasme prodigieux de son corps tout entier. Un orgasme tel, qu'il la transporta hors d'elle-même, au sein d'un maelström sombre et lumineux - contraction et expansion divine. Création de l'univers. Vie et mort. Naissance et agonie. Effort puissant. Paroxysme.

Elle reprit conscience d'elle-même, éblouie et déçue à la fois : il ne faut pas se réveiller d'une telle expérience. Sa torche projetait son halo de lumière bleue au dessus d'elle, faisant scintiller les algues sombres des parois de la grotte. Elle entendit le ressac proche : la

mer montait. Elle se renfonça plus profondément encore dans la douce étreinte du coquillage. Elle resterait là. Elle savait que, quand l'air de la grotte se comprimerait sous la poussée des flots, elle ressentirait le plaisir avec encore plus d'intensité – elle jouirait à mort, comme les grandes prêtresses d'Aphrodite. Volupté totale qui la propulserait parmi les dieux.

Son corps resterait caché dans cette grotte, d'abord éclairé par les dernières lueurs glauques projetées par sa lampe, puis plongé dans l'obscurité originelle, doucement tété par son coquillage, lentement léché par le ressac et les courants, jouissant encore et encore et encore au rythme du perpétuel orgasme de l'océan – contraction et expansion -, volupté lente et inexorable, énorme. L'huître recouvrirait tendrement son corps de nacre lisse et lumineuse – éternelle statue irisée de l'extase.



DU MÊME AUTEUR :

LE CORBILLARD ROSE, *roman*, 2008.

ESMERALDA OU L'ŒUVRE AU NOIR, *essai*, 2011.

PHILTRES, ENCHANTEMENTS ET SORTILÈGES, *roman*, 2013.

SHEELA-NA-GIG, *roman érotique*, 2014.

►CONTES ÉROTICO-CRÉPUSCULAIRES, *nouvelles érotiques*, 2015.

JEUX D'ANGE HEUREUX, *roman*, 2016.

E-books à télécharger gratuitement à l'adresse : <http://erin-liebt.com>

Auteur contemporain.

Ce texte a été déposé. Il est la propriété de son auteur.

Sa diffusion gratuite sous sa forme actuelle de PDF est seule autorisée.

Texte protégé en vertu des articles L111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle, loi du 1er juillet 1992.

En vertu de l'article L122-4 du Code de la propriété intellectuelle : « Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

(Extrait du Code de la propriété intellectuelle, Dernière modification du texte le 22 décembre 2014 - Document généré le 15 janvier 2015 - Copyright (C) 2007-2008 Legifrance)

Pour contacter l'auteur : <http://erin-liebt.com>

© Erin Liebt, 2015. Tous droits réservés.

© Erin Liebt, 2015 pour le recueil *Contes Érotico-Crépusculaires*.

© Erin Liebt, 2012 pour *Le goût de l'enfance, Sans préliminaires et Épectase*.

© Erin Liebt, 2014 pour *Le Souffle, Oui, le désir et Le berlingot de Lola*.

© Erin Liebt, 2015 pour *La statue et Première fois*.